

*Discours de Mario Vargas Llosa*

La cérémonie universitaire de cet après-midi représente pour moi bien plus qu'une distinction honorifique. Depuis que j'ai appris à lire et découvert dans les livres cette aptitude magique de la fiction à multiplier la vie humaine, la littérature française a été celle, entre toutes, que j'ai toujours préférée, celle qui m'a donné le plus de plaisir et a contribué le plus à ma formation intellectuelle : c'est à elle que je dois une large part de mes convictions littéraires et politiques.

Ce n'est point là une formule de politesse, en remerciement de ce doctorat *honoris causa* que me concède l'insigne institution de la culture française, la Sorbonne, et du professeur Stéphane Michaud dont le portrait qu'il fait de moi est essentiellement empreint de bienveillance et d'amitié. Mes paroles expriment la profonde reconnaissance d'un écrivain du lointain Pérou, qui a passé une bonne partie de sa vie à lire poètes et prosateurs français, et qui soudain se sent symboliquement admis dans une enceinte à laquelle, dans toutes les étapes de son existence, il a tenté d'accéder.

La maison de mes grands-parents était pleine de livres traduits du français. Je suis passé de Jules Verne aux grands feuilletonistes du dix-neuvième siècle comme Eugène Sue, Paul Féval ou Xavier de Montépin, dont les romans-fleuves mouillaient les yeux de ma grand-mère. Mais bien avant de découvrir le grand Victor Hugo, celui des *Misérables*, c'est Alexandre Dumas qui m'a ébloui et fait concevoir la vie comme un défi et une aventure. J'ai lu toutes ses séries romanesque en étant en transe, surtout celle des mousquetaires, et je peux dire, moi aussi, comme Oscar Wilde l'a dit de Lucien de Rubempré, que la mort de d'Artagnan, au siège de La Rochelle, avant de recevoir le bâton de maréchal qui lui envoyait le Roi, m'a transpercé le cœur.

Au sortir du collège, je me suis inscrit à l'Alliance Française, pour lire mes chers auteurs dans leur propre langue. Et pendant toutes mes années d'université, j'ai suivi, depuis Lima, l'actualité littéraire française, ses polémiques et ses guerres de partisans, ses ruptures, alliances et divisions, en prenant parti dans chaque cas avec la passion du catéchumène. Grâce à mon premier travail, je me suis abonné aux *Temps Modernes*, de Sartre, et aux *Lettres Nouvelles* de Maurice Nadeau. Si grande était la fidélité avec laquelle, dans mon adolescence, je lisais Jean-Paul Sartre, en essayant de le suivre dans tous les va-et-vient et les zigzags de sa trajectoire idéologique, que mes amis me baptisèrent d'un surnom intraduisible en français : *El Sartrecillo valiente*, le Vaillant petit Sartre, décalque d'un personnage de bande dessinée : *El Sastrecillo valiente* – le Vaillant petit tailleur. Il est certain que ses romans, et ceux de nombreux existentialistes, nous semblent aujourd'hui moins originaux qu'alors, mais le volume de *Situations II*, (« Qu'est-ce que la littérature ? »), fut un essai exaltant pour un jeune qui rêvait d'être écrivain et à qui ces pages ont appris que forger des fictions et se livrer éperdument à la littérature pouvait être, en même temps qu'un acte de création artistique, une façon de combattre l'obscurantisme, la dictature, les injustices, et de dissiper la chassie volant aux yeux des hommes et des femmes la compréhension de la réalité.

La polémique entre Sartre et Camus sur les camps de concentration en Union Soviétique produisit chez moi un durable traumatisme idéologique, qui persista longtemps dans ma mémoire, comme un phénomène actif et inquiétant, au point que, trente ans après avoir donné raison à Sartre, j'ai fini par la donner à Camus.

Depuis que j'ai écrit mes premiers récits j'ai été convaincu que je n'arriverais jamais à être un véritable écrivain si je ne vivais pas à Paris. Cela peut sembler fort naïf, mais voici un demi-siècle, j'en suis sûr, cette illusion était partagée par d'innombrables jeunes dans tous les coins de la planète qui regardaient la France comme la Mecque de la littérature et de l'art. Quand je parvins, enfin, à réaliser mon rêve de vivre ici, la première chose que m'apprit la France fut, plutôt, de découvrir l'Amérique latine et de me découvrir moi-même comme latino-américain. C'est ce qu'a écrit Octavio Paz en présentant une anthologie : « Paris, capitale de la culture latino-américaine ». Il n'exagérait pas : ici les artistes et les écrivains d'Amérique latine se connaissaient, se fréquentaient et se reconnaissaient comme

membres d'une même communauté historique et culturelle, tandis que, là-bas, nous vivions retranchés dans nos pays, attentifs à ce qui se passait à Paris, Londres ou New York, sans avoir la moindre idée de ce qui se passait dans les pays voisins, et, ni même parfois, dans le nôtre.

Mes sept années parisiennes furent les plus décisives de ma vie. C'est ici, en effet, que je suis devenu écrivain, ici que j'ai découvert l'amour-passion dont parlaient tant les surréalistes et c'est ici que je fus plus heureux, ou moins malheureux, que nulle part ailleurs. C'est ici que je me suis imprégné de cette littérature française du dix-neuvième siècle dont la richesse et la variété fulgurante — Balzac, Flaubert, Stendhal, Baudelaire, Lautréamont, Rimbaud — me paraissent encore et toujours sans égal, ni à leur époque ni dans celles à venir. Et c'est ici, à Paris, que j'ai grandi et mûri, que je me suis trompé et corrigé, et que j'ai toujours trébuché, me relevant et apprenant, aidé par des livres et des auteurs qui, à chaque crise, chaque changement d'attitude et d'opinion, vinrent m'épauler et me guider vers un havre momentanément sûr au milieu des tempêtes et de la confusion. Je veux citer à nouveau Albert Camus, Raymond Aron, Tocqueville, Georges Bataille, Jean-François Revel et les surréalistes militants : André Breton et Benjamin Péret. Et Roger Caillois, qui a tant fait pour ouvrir aux écrivains d'Amérique latine les portes de Paris. Mon travail de journaliste à l'agence France-Presse d'abord, puis à la Radio-Télévision Française m'a valu quelques expériences inoubliables, comme le débat public entre Michel Debré et Pierre Mendès-France, les conférences de presse du général de Gaulle, et les discours d'André Malraux, le seul grand écrivain à ma connaissance qui parlât aussi bien qu'il écrivait. Je m'en rappelle trois, en particulier : celui qu'il prononça au Panthéon devant les cendres de Jean Moulin, celui en hommage à Le Corbusier dans la cour du Louvre et, en ouverture d'une campagne électorale, celui qui commençait par cette troublante vérité : « *Quelle étrange époque, diront de la nôtre les historiens de l'avenir, où la droite n'était pas la droite, la gauche n'était pas la gauche, et le centre n'était pas au milieu* ».

J'ai appris bien des choses de la culture française, mais, principalement, à aimer par-dessus tout la liberté et à combattre tout ce qui la menace et la contredit. Et j'ai appris aussi que, si elle n'est pas, en toute circonstance, une façon de résister au conformisme, de semer le

trouble et de subvertir les esprits, la littérature n'est rien. Cette tradition d'insoumission, libertaire et rebelle, et sa vocation universelle, voilà pour moi, de tous les affluents du grand fleuve de la culture française, le plus fertile et toujours le plus actuel. En lisant les grands écrivains français, depuis Montaigne, qui défia les préjugés et l'eurocentrisme de son temps en approchant avec une respectueuse curiosité la culture des cannibales, car « *chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage* », jusqu'à Sartre et les 121 signataires du manifeste qui, en pleine guerre d'Algérie, se proposèrent de porter « les valises » du FLN en raison de leurs convictions anti-colonialistes, j'ai appris à comprendre que la véritable culture est comme la liberté et la justice : elle transcende les frontières et ne peut être contenue dans les étroites limites d'une religion, d'une race, d'une classe ou d'une nation, sans trahir sa raison d'être et sans se condamner au provincialisme et à la médiocrité. Aucune autre littérature n'a été, au cours de son histoire, moins nationaliste ni plus universelle que la littérature française, et je doute qu'il y en ait une autre qui, dans toutes ses étapes historiques, ait servi plus efficacement de contrepoids au pouvoir, à tous les pouvoirs, comme celle qu'ont apportée à l'humanité les plumes de Molière, de Pascal, de Diderot, de Michelet, de Proust, de Céline, d'Antonin Artaud et de tant d'autres. Leur éclat universel ne vient pas seulement de la beauté de leurs formes artistiques ou de l'élégance de leurs idées ; mais aussi, de leur esprit critique, de leur anti-conformisme, de cette remise en cause permanente de ce que Flaubert appelait « les idées reçues ».

Je n'ai jamais été officiellement élève de la Sorbonne. Mais je fus, durant mes premières années à Paris, un étudiant clandestin dans certains cours de troisième cycle, et il est opportun de s'en souvenir. Ces cours ne pouvaient être plus différents les uns des autres. Lucien Goldman gardait bien vive encore, grâce à son esprit ouvert, la chimère d'un marxisme anti-autoritaire et libre-penseur, et son approche de la littérature convoquait toutes les sciences humaines, l'histoire, la sociologie, la philosophie, pour l'explorer en profondeur et comprendre de quelle subtile façon ses images et ses fantaisies influaient sur le devenir historique. Nul ne s'en doutait, mais avec lui prenait fin toute une époque où littérature et vie semblaient inséparables. Le séminaire de Roland Barthes, en revanche, ouvrait une nouvelle ère, où de formidables bâtisseurs de mirages, comme lui, Foucault et Derrida, allaient s'efforcer d'en opérer irrémédiablement le divorce. Dans les classes de

Barthes, comme dans ses livres, derrière la linguistique, la sémiotique, le degré zéro de l'écriture, et d'autres fort subtiles innovations du vocabulaire critique, les sophismes et la jonglerie intellectuelle atteignaient de superbes sommets d'un raffinement exquis. Sous le masque de la critique naissait une nouvelle branche de la fiction, appelée théorie. Dans les classes de Goldman, la littérature, bien que bousculée parfois par l'idéologie, était encore enracinée dans l'expérience vécue, qu'elle modifiait et expliquait ; dans celles de Barthes, elle restait confinée en elle-même, transformée en un discours qui renvoyait à d'autres discours, des textes qui ne se comprenaient qu'en fonction d'autres textes. Quand Jacques Derrida proclama que ce n'était pas seulement la littérature, mais la vie même qui n'était qu'un texte, un jeu d'illusionnisme linguistique qui se dissipait en un abîme rhétorique sans morale, sans histoire et sans signification, j'ai dit : « Je ne vais pas plus loin ». Durant ces années d'hégémonie déconstructionniste mon amour pour la littérature m'a éloigné de l'actualité et m'a fait me réfugier auprès des classiques. Ma passion pour la littérature française m'a poussé à de valeureux efforts comme de lire tout le *nouveau roman* et bon nombre d'essais structuralistes; mais le déconstructionnisme m'a asphyxié, et a eu le mérite de me renvoyer à Proust, à Sainte-Beuve, à Flaubert, toujours Flaubert !

Je finirai sur un souvenir familial. Quand j'étais enfant, j'insistais pour que ma vieille petite grand-mère, une excellente conteuse, me racontât encore et toujours l'histoire d'un ancêtre qu'elle qualifiait, pour dire qu'il s'agissait d'un homme aux mœurs peu recommandables, de « libéral ». Ce monsieur, un matin, à l'heure du déjeuner, avait dit à sa femme et ses enfants qu'il sortait un moment sur la place d'Armes d'Arequipa pour acheter un journal. Et sa famille n'avait plus rien su de lui, jusqu'à ce que bien des années, elle avait appris que le disparu était mort à Paris. Le plus beau de l'histoire, c'était sa chute : « Et pourquoi, grand-mère, s'est-il enfui à Paris cet oncle libéral ? » « Pour quoi veux-tu que ce soit, mon petit ? Pour se pervertir, bien sûr ! » L'amour de la France relève d'une vieille tradition familiale du plumitif que je suis, et qui vous remercie encore de l'honneur immérité que vous lui faites aujourd'hui.

Un grand merci.

Paris, 10 mars 2005  
(traduction Albert Bensoussan)